Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 18 (1917)

Artikel: Le caricaturiste Adam Töpffer
Autor: Guilland, Antoine
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-750469

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE CARICATURISTE ADAM TÖPFFER

Pendant l'époque de la Restauration on voyait muser par les rues de Genève un personnage singulier: vêtu d'une douillette vert d'eau, un bonnet de soie noire sur les oreilles, il se promenait, les jours de marché, dans les Rues-Basses et là on le voyait s'arrêter soudain, tirer un album de sa poche et fixer en quelques coups de crayon une silhouette cocasse ou les traits essentiels d'une scène qui l'avait amusé. Cet homme était le peintre Adam Töpffer, en quête de sujets pour ses tableaux ou ses caricatures.

Les tableaux de Töpffer, dans le goût des petits maîtres hollandais, ont fait les délices de nos grands-parents. On en trouve plusieurs au Musée de Genève et quelques-uns, comme *La Sortie du Temple, Les Charbonniers, L'Embarquement d'une noce, Fête villageoise* sont parmi les plus caractéristiques de la vieille école genevoise.

Les caricatures sont moins connues. Il en existe bien un *Album* qui date de 1817 et dont le fils d'Adam Töpffer, Rodolphe, dessina la couverture, mais ce n'est là qu'une petite portion de ce que l'auteur avait créé. Très opposé au gouvernement de la Restauration, il le caricatura d'une manière fort vive et comme ce gouvernement n'entendait pas plaisanterie en matière de politique, Töpffer dut garder pour lui les malices qu'il lui décochait. Seuls quelques amis triés sur le volet purent s'égayer de ces caricatures et ce qu'ils en rapportaient aiguisait singulièrement la curiosité. A la mort d'Adam Töpffer le précieux dépôt passa dans sa famille et alors on ne se demanda si le public n'en aurait pas connaissance. Mais il y avait encore trop de contemporains des événements dont les rancunes n'avaient pas désarmé. Tant il y a, que le dernier détenteur de la collection, le peintre Etienne Duval, petit-fils de Töpffer, se demanda s'il ne vaudrait pas mieux détruire ces compromettantes caricatures. Heureusement qu'il n'en fit rien. Il fit mieux, il les légua à la ville de Genève, avec l'autorisation de les publier. C'est ce qui nous a valu le 1er janvier dernier le plaisir de les voir paraître en un bel album de trente-cinq planches. M. Daniel Baud-Bovy, directeur du Musée des Beaux-Arts s'est chargé de ce soin et le *Journal de Genève* a entrepris la publication qu'il a offerte comme prime à ses abonnés

et à ses lecteurs. M. Edouard Chapuisat introduit l'ouvrage par une courte notice historique et M. Baud-Bovy, dans une spirituelle étude, commente ces mordantes satires „pamphlets, dit-il, où chaque allusion prend forme“ et surtout il nous en détaille les beautés artistiques: „la fantaisie de la composition, l'étonnante sûreté et la largeur du dessin, la variété de types et d'expressions des principaux acteurs et particulièrement cette finesse de coloris, où parmi les jaunes discrets, s'étalent et contrastent les noirs magnifiques de la robe du pasteur et de l'habit du diplomate.“

Nous ne saurions donc trouver meilleur guide que ce connaisseur émérite de la peinture genevoise et, sous sa direction, nous allons passer en revue les caricatures de celui qu'avec raison il compare à Honoré Daumier.

* * *

Mais avant, j'éprouve le besoin de prévenir une objection que je pressens chez le lecteur. Cette satire genevoise, dira-t-on, n'est-elle pas un peu spéciale? Est-il possible de s'intéresser à tous les bonshommes qu'elle met en scène et aux minuscules querelles de leur ménage politique?

A cela je réponds: Oui, sans doute, les allusions ne sont pas toujours claires et il est bien certain qu'il faut être Genevois ou tout au moins au courant de l'histoire de Genève pour en goûter le sel. Cependant Töpffer, le plus souvent, élargit les questions et sait en tirer des leçons d'une portée générale. Sous cette chronique locale se dissimule une satire des mœurs du temps et même des mœurs de tous les temps. C'est, si l'on veut, l'éternelle comédie politique ou mieux encore l'éternelle comédie humaine avec ses types éternels, les gonflés, les arrivistes, les adorateurs du succès ou de la fortune, les quémandeurs de places et faiseurs de courbettes. Ce n'est pas la grandeur du théâtre qui importe, mais la vérité de l'observation, et, à cet égard, Adam Töpffer est un observateur très sagace.

Il n'est, du reste, pas inutile de remarquer que malgré l'exiguité de son territoire Genève joua toujours dans le monde un rôle supérieur à son importance numérique. Berceau de la réforme calvinienne, elle fut un des premiers Etats qui en tira les conséquences

politiques, l'idée libérale et la démocratie. Avant la France, Genève fait sa révolution en 1782 et il est intéressant de noter que quelques-uns des exilés de cette révolution, Etienne Dumont, Duroveray, Clavière devinrent plus tard les collaborateurs de Mirabeau. Cet esprit libéral ne se perdit jamais dans la cité de Rousseau et lorsqu'en 1814 les réactionnaires cherchèrent à rétablir l'ancien régime et imposèrent aux citoyens une constitution qui supprimait le régime représentatif libéral, y eut-il une levée de boucliers comme on n'en vit peut-être nulle part ailleurs en Europe. A la tête du mouvement sont les chefs libéraux, Etienne Dumont, Sismondi, Bellot, Pictet-Diodati, Prévost-Pictet, d'autres encore. Il protestèrent contre cette constitution „défectueuse par le fond et par la forme et dont les principes dispositifs tendent à détruire tout esprit public et sont opposés à toute idée de justice et d'humanité". Le peuple suit et fait des émeutes. Il arrive à ses fins: dès 1816 la Constitution est revisée et deux ans après tous les hommes d'extrême droite sortent du Conseil.

Ce sont ces quatre années de luttes politiques qui font le thème principal des caricatures d'Adam Töpffer.

* * *

Né en 1766, Adam Töpffer, fils d'un tailleur d'habits, originaire de Franconie, n'était qu'un Genevois de fraîche date, mais son civisme n'en était pas moins bon teint car il avait passé par la filière de la „Fabrique" qui était bien la meilleure école pour la formation d'un citoyen.

On a peine aujourd'hui à se faire une idée de ce que représentait alors la „Fabrique genevoise", c'est-à-dire l'ensemble des industries qui se groupaient autour de l'horlogerie et qui comprenaient la bijouterie, l'orfèvrerie, la peinture sur émail et la gravure. On donnait aux horlogers le nom de „péclotiers" et à ceux de la corporation en général le nom de „cabinotiers".

Dans un tableau charmant de sa *Genève de Töpffer,* Philippe Monnier a évoqué ce monde si curieux et si original des cabinotiers. „Là-haut, dit-il, sous les toits, sous les tuiles, plus haut que le bruit et l'ombre, devant une vue incomparable, devant le bleu du ciel, devant le bleu du lac, les longues files de cabinets. Tout

est d'une propreté, d'une netteté méticuleuse. Sur l'établi, où l'étau est vissé et où traînent des outils légers et fins comme des jouets délicats, une fleur trempe dans un vase. Contre le mur, une gravure, un moulage, une cage où chantent des oiseaux. Souvent sur un rayon quelques livres . . . C'est là que se développe et fleurit l'industrie genevoise par excellence, celle qui appartient en propre au Faubourg, celle qui s'y maintient et qui s'y transmet depuis des âges comme une tradition, celle qui lui a valu de son côté une grande renommée."

Le cabinotier qui a le goût du bien faire, du joli ouvrage, de la pièce finement travaillée, n'est pas un ouvrier, mais un artiste. C'est aussi un homme instruit qui lit et que la chose publique passionne. En vrai fils de Jean-Jacques il est férocement jaloux de son indépendance et de ses libertés. Fier comme Artaban, il n'est pas de ceux qui quémandent, mais qui ordonnent et il parle en souverain. N'est-il pas du reste le „souverain" lui-même comme Jean-Jacques l'affirme dans son *Contrat social*? Cette chose il ne l'oublie jamais. Epris d'idéalisme et d'idées, patriote enthousiaste, rien pour lui ne vaut son titre de *citoyen de Genève.*

C'est à cette école que fut formé Adam Töpffer. Son père, le tailleur d'habits, avait voulu faire de lui un graveur de boutons. Le fils devint graveur tout court, puis dessinateur, puis peintre. C'était une évolution fréquente parmi les ouvriers de la „Fabrique". Chez Adam Töpffer elle s'accomplit tout naturellement et, comme il avait beaucoup d'esprit, de la bonhomie, de l'humour, une certaine verve bouffonne, un sens artistique très aiguisé et l'amour de la vie, il devint un des représentants les plus caractérisés du Genevois „du bas" qui opposait à la gravité de la ville haute la vieille humeur genevoise, la gaîté d'avant Calvin. Et c'est sous ces traits que nous allons le voir dans ses caricatures.

* * *

En sa qualité d'homme du Faubourg Töpffer n'abhorre rien tant que la morgue d'en haut. Il faut voir comme il se gausse des „hommes doctes, nécessaires et considérables . . . qui compensent en gravité magistrale ce qui leur manque en lumières." Il nous montre tous ces empesés ou comme on disait joliment alors

ces „englués“, dont quelques-uns sont des beaux esprits, comme Borssier de l'Académie, qui „parle bien, mais prouve peu“, d'autres des orateurs filandreux et ennuyeux, du genre du médecin De Roches, d'autres encore des rustres comme Sauter du Mandement qui „ignore la forme“ ou bien des „canards muets“ du genre de papa Nourrisson qui „garde un silence obstiné et ménage son admiration pour ses très honorés magistrats.“

Les „très honorés magistrats de la République“ trouvent leur expression la plus parfaite dans deux types, M. de Végobre et le syndic Des Arts, tous deux partisans de la bastonnade, avec des verges plein leur poche. M. de Végobre, fils de noble Charles de Manuel, Seigneur de Végobre, originaire de la Salle dans les Cévennes, est un personnage considérable: membre du Consistoire, membre du Conseil Représentatif, juge à la Cour suprême, c'est le Calviniste rigide, toujours prêt à châtier „au nom de l'Eternel“; c'est le père Fouettard de la République et Töpffer l'appelle „Foitillon“.

Plus important encore est le syndic des Arts, homme très décoratif qui est le type accompli du „grimpion“. D'origine bourgeoise, mais allié par son mariage avec une famille aristocratique, il a toute la morgue de l'aristocrate sans en avoir les qualités. Fixé à la Cour de Brunswick pendant l'époque révolutionnaire, il a tout à fait pris le ton et les manières d'un émigré. Au courant des usages des cours et possédant l'expérience des chancelleries, c'est lui qui dans la petite république genevoise est délégué pour parler aux généraux et aux souverains alliés. Il en profite pour rédiger des proclamations de son crû et imposer une constitution imbue du plus pur esprit réactionnaire. Par un tour savant de passe-passe il parvient à faire accepter cette constitution par les électeurs. Dès lors il se croit tout puissant. Réjoui, béat, satisfait, il est l'incarnation des magistrats de la République restaurée qu'on appelle „nobles“ ou „magnifiques et très honorés Seigneurs...“ Vêtu de l'habit à la française, culotte, tricorne, perruque poudrée, il tient à la main une canne d'ébène à pommeau d'or et son épée ne le quitte pas. Insigne de sa puissance, cette épée est la première chose qui frappe en lui. „Je crois bien qu'il couche avec“ remarque malicieusement le caricaturiste. En tous cas lorsqu'il le représente devant une vespasienne, c'est l'épée qui d'abord tire les

regards: ressortant des pans de l'habit, elle tient toute la largeur de l'édicule.

Sous le crayon cinglant d'Adam Töpffer on voit le syndic dans toutes les attitudes: nouvel Atlas, il porte à bras tendus au-dessus de son tricorne le monde qui figure la constitution du canton de Genève et qui l'écrase. Ailleurs le caricaturiste représente cette constitution sous la forme d'un éteignoir. Puis on voit Des Arts essayer vainement de l'étayer avec son bâton syndical, des rouleaux d'édits et une multitude de brochures: mais le fragile édifice s'écroule sous la poussée de simples pommes de terre, symbole d'une émeute du peuple mécontent. Plus loin, le même Des Arts, travesti en montreur d'ours, fait danser la belle, tandis que l'ours de Berne joue de la musette. Dans une autre caricature on voit le syndic en habit de cour sous lequel passe une queue de renard, chevaucher la charte portée à dos d'ours et de dindons. Vient ensuite le peuple enchaîné, qui, semblable au spectre de Banco, apparaît au syndic terrifié et lui crie: „Rends-nous nos droits politiques." Enfin c'est le mortier électoral qui envoie des projectiles de tous côtés: escamotage des droits populaires, justice pour les amis seulement, société d'approbation mutuelle, vieille devise genevoise retournée, *Post lucem tenebrae.*

Dans cette constitution il est un article qu'Adam Töpffer crible de ses quolibets, c'est le fameux article VIII qui dans cette République censitaire ne visait rien à moins qu'à rétablir un privilège en faveur des fonctionnaires de l'Etat. Que ceux-ci payassent ou non l'impôt ils avaient tous le droit d'élire les magistrats de la République. Voilà qui indigne Töpffer, ancien natif et très féru de ses droits de citoyen. Commentant cette injustice politique et sociale, il nous montre Diogène cherchant un homme et ne trouvant que l'article VIII. Il le fait aussi figurer sur toutes les antiquailles du char de l'Etat, que traînent des dindons ou des chevaux fossiles. Evidemment le syndic des Arts est très fier de son œuvre, et, pour l'infuser de force aux récalcitrants, il fait construire une machine qui, sous le crayon du caricaturiste rabelaisien, se transforme en instrument cher à M. de Pourceaugnac.

Mais ce n'est pas seulement l'exclusivisme politique qu'Adam Töpffer reproche aux aristocrates genevois, c'est leur absence de sens artistique, leur esprit utilitaire, uniquement tourné vers

la science et ses applications pratiques, leur anglomanie et leur goût du méthodisme anglais. Certes, ces messieurs se piquent d'être connaisseurs en art: ils fréquentent les expositions et braquent leurs faces-à-main sur les toiles. Mais Töpffer ne les prend pas au sérieux et les appelle des amateurs. Il distingue plusieurs catégories d'amateurs, l'amateur regardant, l'amateur parlant, l'amateur par hoirie et l'amateur achetant, ce dernier le moins fréquent de tous. „Quand il s'agit d'encourager les artistes, dit Töpffer, la main sur ses écus, l'amateur s'écrie: „Venez voir mes Gardelle". Non, le vrai Genevois n'est pas artiste, mais savant ou mieux encore homme de chiffres et de faits précis. S'il s'occupe de botanique, c'est pour cataloguer les plantes, non pour en sentir la beauté. L'économie sociale le passionne aussi bien que la science du gouvernement. Fonde-t-il une revue, comme la *Revue britannique,* il y traitera rarement des questions littéraires ou artistiques, mais en revanche il y parlera abondamment de la circulation fiduciaire, de la réserve métallique, des hypothèques de second rang, des qualités des engrais, des nouvelles méthodes de culture et des machines agricoles. Sur ce dernier thème la verve d'Adam Töpffer ne tarit pas: rien ne l'égaie autant que les agronomes, l'école d'Hofwyl, les „fruitières" nouveau modèle et qui travaillent à la repopulation, les moutons mérinos de Pictet de Rochemont: „Un homme d'Etat, dit-il de celui-ci, dites plutôt un homme d'étable".

A l'égard de l'anglomanie genevoise et des infiltrations du méthodisme anglais, Adam Töpffer n'est pas moins vif et il raille avec une verve bouffonne la plate philosophie écossaise du sens commun et tous les excentriques d'Outre-Manche, splénétiques et buveurs de thé. Le piétisme qu'ils apportent avec eux lui est particulièrement antipathique. Avec son vieux bon sens de Genevois rationaliste et déiste à la manière de Rousseau, il se moque de ces „sottises mystiques" qui ébranlent l'unité protestante genevoise. Tous les ecclésiastiques du Réveil qu'il caricature, ont la mine contrite, longue et blême, et plusieurs sont représentés comme des ânes à rabat. En savoureux langage populaire il les appelle des „bassins" et il ajoute que parmi tous les bassins „le mômier ou bassin théologique" a la palme. Il est curieux de voir qu'à la même époque un Bernois fin et voltairien, Bonstetten, qui avait déserté la Junkerngasse de sa ville natale pour venir demeurer à Genève, faisait les mêmes observations sur les

Genevois du haut. Il n'aimait pas leur esprit utilitaire et leur reprochait de manquer de cette „alacrité, de cette gaîté qui en donnant du prix à toute chose, nous fait chérir les hommes non seulement comme frères, mais comme objets d'étude, de pensée, de jouissance". „A Genève, disait-il aussi, on aime plus les morts que les vivants ou du moins on y sympathise plus avec les peines qu'avec les plaisirs." Mais ces constatations n'empêchaient point Bonstetten d'affirmer que Genève „était encore le meilleur des lieux de repos et de plaisance, la mieux située des hôtelleries pour un citoyen du monde."

J'imagine que Töpffer, malgré ses critiques de la vie genevoise, était de cet avis. Il avait de très bons amis parmi les gens les plus intelligents de la ville, Etienne Dumont, Jean-François Duval, Sismondi, Bellot, Rossi, Pyrame de Candolle. Ces Genevois totalement dépourvus de morgue goûtaient les saillies et les drôleries de ce libre esprit, frondeur et gausseur, de cet artiste jovial et gai qui prêchait la bonne humeur et donnait le premier l'exemple du rire „pour ce que, comme disait Rabelais, son maître, rire est le propre de l'homme."

ZURICH ANTOINE GUILLAND

□□□

O TAG!

Von JOHANNES VINCENT VENNER

Wie eine Barke, die mit müdem Ruder
Vor Abend eine stille Küste sucht,
Schickst du auch heut dich an zu scheuer Flucht,
O Tag! Und gleichst den frühern wie ein Bruder.

Und wieder lässt du irrend mich auf Wegen,
Die kalt und ewig fremd mir sind, zurück,
Und sahst nicht bitten meinen heißen Blick,
O Tag, auch heut um den Befreiungssegen.

Und morgen steigen deines Lichts Fanale
Von neuem über meinem Haupt empor;
O sprenge morgen mein Gefängnistor,
Und führ mich zu dem wartenden Gemahle.

□□□